

Pèlerinage à Paris

Hédi Bouraoui

Numéro 39, été 1986

Le voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43383ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouraoui, H. (1986). Pèlerinage à Paris. *Liaison*, (39), 27–31.



Pèlerinage à

PARIS

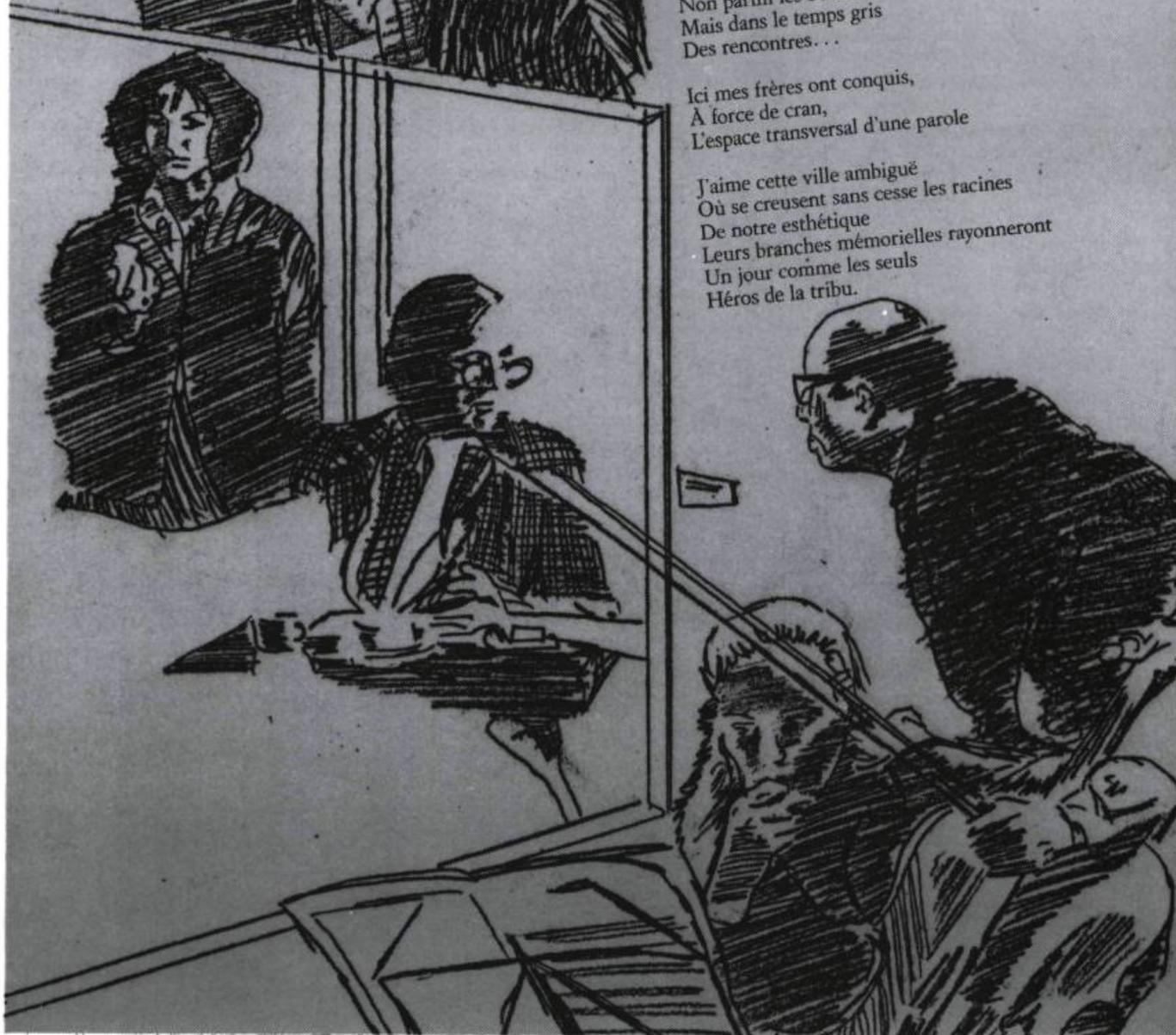
par Hédi Bouraoui

À PARIS

À Paris, il fait bon vivre
Non parmi les Parisiens
Mais dans le temps gris
Des rencontres...

Ici mes frères ont conquis,
À force de cran,
L'espace transversal d'une parole

J'aime cette ville ambiguë
Où se creusent sans cesse les racines
De notre esthétique
Leurs branches mémorielles rayonneront
Un jour comme les seuls
Héros de la tribu.



Paris : ça a goût de revenez-y; et j'y reviens chaque année m'y retremper. J'ai besoin de ce contact pour me maintenir en équilibre et en productivité. Ce n'est pas qu'on n'a point de culture à Toronto ou en Ontario; au contraire, Toronto est considérée le New York du Canada, un centre cosmopolite digne de toute mégalopolis. Mais la culture y est à tonalité anglophone et c'est donc tout un autre monde ! Et quoi qu'on dise, on a beau s'attacher à cultiver son jardin on a toujours besoin d'un autre souffle, d'un autre air pour vivifier notre oxygène intellectuel. Et Paris, pour tous ceux qui parlent et vivent la langue française, ce n'est pas un luxe, mais une nécessité. On y vient se tâter le pouls pour savoir si l'on est en bonne santé mentale, intellectuelle et affective.

Départ de Toronto, arrêt à Mirabel où l'on ne peut descendre de l'avion et où il faut attendre une heure avant de repartir. Déjà dans l'avion, un air de Paris : on me donne le quotidien *Le Monde* où j'apprends la mort de Denis De Rougemont à 79 ans, cet écrivain suisse que j'avais admiré pour son livre *L'Amour et l'Occident*. Derrière moi, un voyageur français place sa veste sur le siège vide à côté de moi, me privant ainsi de m'étendre et me rappelant par la même occasion l'arrogance de ces maudits Français qui se croient tout permis !

Nuit blanche pour moi qui ne peux jamais dormir en voyage... Le lever du jour vu d'avion me fascine toujours : cette noirceur qui se dissout petit à petit, tournant au gris... À l'horizon des saignées rouge-vif augmentent l'éclat de la lumière du soleil naissant. Déjà son reflet sur l'aile de l'avion fait rayonner la victoire du technologique qui éventre l'espace et défie voluptueusement la pesanteur. Je ne me lasse jamais de contempler ces variations de rose, mauve, pourpre qui s'estompent à l'horizon quand des pans de terre de l'Irlande du Nord se dégagent de la brume et de la mer. Puis, c'est la France, des parcellements de champs aux formes nettes, des cheminées vomissant leur fumée nacré, des clignotements de lumière...

10/12/85

L'aéroport de Roissy se veut moderne, dépassant en luxe et en modernité celui de Kennedy à N.Y. Les Français ne peuvent pas souffrir que les Américains soient en avance sur eux en aucun domaine. Aussi, s'efforcent-ils toujours de faire mieux et plus grand. Ils ont ce désir du tape-à-l'oeil qui montre leur prouesse certes, mais ils ont aussi le chic de l'organisation spatiale :

la forme circulaire est ici savamment exploitée pour vous faire tourner en rond, pour l'amour de tourner !

J'aime toujours descendre à l'hôtel des Deux Continents, 25, rue Jacob en plein quartier Saint-Germain. Deux continents Amérique/Europe, le symbolique me plaît aussi bien que les contrastes ! Sur l'autoroute, à peine sorti de l'aérogare, c'est le « Bouchon ». Paris n'est pas faite pour ces innombrables voitures qui vont dans toutes les directions. Dans toutes les rues, larges ou étroites, elles sont stationnées à moitié sur le trottoir, à moitié sur la rue. Ce qui fait qu'il y est presque impossible de marcher à l'aise. Heureusement qu'il y a des parcs et des jardins, tel celui du Luxembourg. Mais là, pour s'asseoir sur une chaise, il faut payer ! Pas de repos, il faut circuler...

Un ami français me fait remarquer que l'avenue de l'Opéra est « envahie » par les Japonais : « Tout change ! » Le Français moyen n'aime pas les étrangers; il est xénophobe. Et pourtant, Paris est une véritable ville cosmopolite où toutes les cultures se côtoient. Je dirais même que ces visages de toutes les couleurs, c'est ce qui humanise la ville et lui insuffle sa chaleur.

Chaque Parisien a son café préféré où il rencontre ses amis (on n'invite pas beaucoup chez soi en France, même entre Français; ne parlons pas des étrangers !). Le mien, c'est le CLUNY juste à l'angle des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain. C'est là où je fixe mes rendez-vous, c'est là où je rencontre les amis pour discuter de tout. Ce soir, je m'attable avec un ami qui me rend compte de toute la production littéraire de l'année... Au Cluny, on reste le temps qu'on veut.

On se demande où vont ces gens pressés qui vous bousculent sans vous demander pardon.

11/12/85

Chaque quartier parisien a sa personnalité, son style et son rythme, ses couleurs et ses odeurs. Mais son coeur, c'est le marché qui s'érige dans certaines rues et disparaît à heures fixes. Ici, c'est à Rue Bucy qu'on trouve les étalages de poisson frais, de charcuterie et de volaille, de fleurs et de

légumes, de produits laitiers et de bric-à-brac. Personne ne peut rivaliser avec les Français pour l'art d'exhiber la « Bouffe ». Tout est présenté pour vous inciter à acheter les pommes du Canada ou les saucisses du terroir, le jambon de York ou la moutarde de Dijon.

Décalage horaire : je dors à minuit, je me réveille à 3h du matin... impossible de me rendormir. Le corps a son rythme que le rythme ne connaît pas. Pas de raison à la Pascal; lui parlait du coeur.

Au petit déjeuner : café au lait, croissant, bout de baguette de pain, beurre, confiture... et des voix hautes parlant anglais... pas un mot de français sauf celui d'un Vietnamien serveur qui me demande le numéro de ma chambre. Si ce n'était l'atmosphère des tables aux nappes rouges et des poutres de bois vieillot au plafond, on se croirait à Toronto.

Temps gris et maussade. Ciel lourd et plombé. Temps parisien. Quand le pâle soleil hivernal se montre furtivement entre deux nuages et se met à caresser la Conciergerie, la pierre pulse sa vie. Le soir, les projecteurs puissants des bateaux-mouches sur la Seine balaient impudemment les deux rives, tout s'embrase et s'éteint comme de gigantesques lucioles.

À Paris, la culture est rayonnante; elle s'adapte à toutes les bourses sans jamais perdre sa qualité. Bien sûr qu'il y a « des navets » (chez-nous on dit « citron ») mais cela ne veut pas dire qu'un spectacle gratuit est mauvais. La preuve : ce soir un excellent concert au Grand Auditorium de la Maison de la Radio, « Francophonie autour d'un piano » enregistré devant un public enthousiaste.

À côté de moi, deux infirmières de Vancouver, de passage à Paris. Leur ami américain parle français. Elles, pas un traître mot. Je les entends exprimer leur regret de ne pas avoir appris la langue... what a pity ! On ne se rend compte de sa bêtise que lorsqu'on est confronté à ses limites.

12/12/85

Partout où vous allez, l'Histoire vous interpelle et c'est ce qui donne ce sentiment de continuité et d'éternel nécessaire pour nous détourner de l'absurdité de la mort et nous sauver en quelque sorte de l'oubli. Cela nous rassure que nos semblables ont laissé des traces dans la mémoire et dans la vie quotidienne. Cette circulation et circularité du temps nous manquent au Canada où on a l'impression que

tout se fabrique et disparaît; le temps coule et même lorsqu'il hésite et s'arrête (Duplessis, Riel, Nelligan), on n'a pas l'impression que le temps marque notre vie, la scellant de son empreinte digitale.

Aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec un «ponte» de l'écriture et de la philosophie, 1, rue Descartes. Je l'ai attendu 30 minutes. Sa secrétaire, bourrue et malplaisante, me dit qu'il ne viendra pas aujourd'hui. Bref, le Français n'a pas du tout le respect du temps des autres ou, pour être moins sévère, il n'a pas le sens des «relations publiques». Ceci est diamétralement opposé à nos coutumes canadiennes où règne la politique de «la porte ouverte», où le client «est roi», où l'on s'attend à pouvoir rencontrer n'importe qui (même le Premier ministre) sans grande difficulté.

Et c'est curieux de constater que la notion de temps change pour nous à chaque fois qu'on change de milieu: le rendez-vous avec Madame Adrienne Clarkson à 11h du matin ne commence qu'à 11h45. À Toronto, elle ne se serait jamais permise d'être en retard. Mais en France, il n'y a que les trains qui sont ponctuels.

Ce soir, je suis allé écouter l'Ensemble ZIRIAB donner un concert de musiques arabo-andalouses, Cantigas des Troubadours espagnols du XIII^e siècle à l'Eglise Saint-Julien le Pauvre. (Petit joyau dont on ne parle pas souvent.) Quelle révélation que ces chants grégoriens où le métissage culturel et musical était à son apogée: du Levant à l'Occident, un langage rythmique qui raconte les miracles de la Vierge mais qui traduit aussi l'osmose des valeurs culturelles et esthétiques auxquelles tout Être peut s'identifier.

Ça aussi c'est Paris, celle qui fait circuler toutes les notes, toutes les époques. Après le concert, je suis invité à prendre un café avec la troupe et des amis. Là, je rencontre un ethno-musicologue qui me parle de sa collecte de chants Kabyles anciens à transcrire et à partager. Et c'est à partir de Paris qu'il y a retour au pays de l'origine. Ce va-et-vient du patrimoine berbère entre les deux rives de la Méditerranée abolit l'espace et le temps et nous fait transcender notre condition de pauvres mortels.

13/12/85

Aujourd'hui, réveil matinal au son du tintamarre des éboueurs qui manipulent sans vergogne les poubelles qui jalonnent les rues. Mais le problème de Paris, qui est dans l'ensemble une ville propre, c'est «la merde» des chiens qui infeste les trottoirs.

Un conseil: marchez toujours le nez à vos souliers. En France, pour vous souhaiter «Bonne chance», on dit «Trois fois merde».

Toujours ce ciel gris qui déprime, ce froid humide qui transperce jusqu'aux os. Les gens se promènent emmitoufflés dans leurs cache-col, comme rentrés en eux-mêmes. On se demande où vont ces gens pressés qui vous bousculent sans vous demander pardon. Fourmillement absurde et chamarré.

Après un bon déjeuner, un ami me parle d'un numéro spécial sur la littérature sénégalaise. L'Afrique est souvent à l'honneur à Paris. Ces temps-ci, c'est le Sommet franco-africain où chaque nation essaie de briller auprès de l'ancienne Métropole qui continue à prendre position tout en clamant à qui veut l'entendre qu'elle ne veut point s'ingérer dans la politique intérieure des pays indépendants. Il y a un rapport ambivalent entre les anciennes colonies et la France et c'est souvent à partir de Paris que l'on règle certains problèmes africains.

Ce soir une amie peintre me montre un beau livre d'un superbe graphisme dans un emboîtement, SOWETO. On se rappelle le drame qui éclate en 1976 dans un pays où l'apartheid opprime. Le poète mauricien Edouard Maunick a composé le texte «Le Cap d'Espérance» et l'artiste Mechttil a fixé à l'encre de chine son interprétation graphique qui «va beaucoup plus loin que la réalité». Le politique épouse parfois la forme poétique pour faire passer son message.

L'espace artistique des autres nations ou d'autres cultures trouve à Paris un beau terrain favorable à toutes les croissances. Si, sur le plan de la créativité, tout est possible, sur le plan du vécu cela se passe autrement. Curieux ce commentaire du chauffeur de taxi qui m'amène à un rendez-vous et qui est bloqué par de nombreux bouchons: «Il est temps que nos frères africains rentrent chez-eux pour décongestionner la ville».

Paris, une ville qui vous sollicite et vous séduit à chaque instant. Un seul problème, l'embarras du choix. Ce soir, une amie peintre m'invite à une exposition, l'ethno-musicologue rencontré hier m'invite à écouter des enregistrements inédits chez-lui; un collègue me laisse un carton d'invitation à un buffet littéraire, et un autre à aller voir un film de Comencini, CUORE.

Se multiplient les sollicitudes de cette

ville capricieuse mais riche en atouts. Par tous les temps, l'insolite au courant se côtoie. Chacun peut trouver dans cette tour de Babel du possible... Quand le feu vert libère votre imaginaire et que votre incrédulité trouve son espérance, alors souveraine, la délectation vous emporte dans ses vents.

*C'est une joie de glaner au fil
des rayons de livres et de
s'arrêter sur un titre, une
image, un auteur...*

14/12/85

La vie parisienne est inconcevable sans métro. On vit une bonne partie de la journée dans ces boyaux où l'on est interpellé, bousculé, où l'on sent toutes les odeurs possibles et imaginables. Les corps pressés, tamponnés, parfois agressés et volés.

Voix du Métro aux heures de pointes: «Les voyageurs doivent faire attention à leurs sacs, à leurs portefeuilles, à leurs bijoux. Méfiez-vous des pick-pockteurs. Méfiez-vous... des voleurs à la tire si vous préférez! Vous avez des voleurs à l'intérieur du train».

Malgré ces inconvénients, le métro parisien est un des meilleurs au monde, sinon le meilleur. C'est aussi tout un monde qui y déferle parlant presque toutes les langues, un monde d'affiches géantes vantant produits à consommer et spectacles à voir, un monde avec ses clochards et ses soulards, ses musiciens quêteurs d'oboles, ses vendeurs à la tire et ses mendiants. Il est un tiers de la mentalité «Métro, Boulot, Dodo».

Pris un thé avec une vieille amie parisienne: brioche et confiture de groseilles, gâteaux, chocolat... mais surtout bonne conversation. C'est une mine d'informations. A.V. est critique d'art; elle a connu de grands artistes et écrivains du début du siècle. A fait un livre sur Bonnard et un autre livre sur ses souvenirs de la belle époque. Encore aujourd'hui, elle sait quelle pièce de théâtre ou quel film est à voir, sans parler des expositions. Mais la vie à Paris change.

— Ma petite fille vient d'être cambriolée. On lui a pris tous les bijoux qu'on lui avait donnés, ceux de ma mère! C'est ça qui est triste. Ça n'a pas de valeur!

15/12/85

On a beau connaître Paris, il y a toujours des choses à découvrir. La ville s'ingénue à requérir votre attention. Comme c'est la période des Fêtes, les illuminations vous époustoufflent de leur virtuosité. Boulimie des achats de Noël. Frénésie des choix. Chaque vitrine expose son génie de présentation et de goût : vous avez l'eau à la bouche : entrez ! Vous avez envie de ce Walkman (ici Baladeur) : achetez ... et isolez-vous des passants importuns, enfermez-vous dans votre cocon de musique, tapez des pieds ou rythmez de vos mains ... l'air du temps.

Et si votre écoute est occupée (comme un téléphone détraqué), vous pouvez toujours glaner du regard, au tournant d'un kiosque à journaux, des titres de manchettes, des entêtes qui vous mettent à jour. Alors, vous découvrez le monde en un quart de tour, sur votre chemin. Des mots se mettent à faire la ronde dans votre tête.

16/12/85

1985 c'est l'année consacrée à la mémoire de Victor Hugo. Paris fête donc le centenaire de sa mort. De grandes expositions : La gloire de Victor Hugo au Grand Palais, des conférences et, ce soir, concert hommage poétique et musical à la Cathédrale de Notre-Dame.

Victor Hugo, c'est le romantisme encore bien vivant dans l'esprit des Français, dans toutes les couches sociales. C'est l'auteur qui a bien su capter le génie de son peuple. C'est peut-être pour cela que le prêtre qui présidait la cérémonie insista sur le fait que Notre-Dame rend la parole à son romancier.

Mais dans la rue, une affiche devant un kiosque à journaux crie en gros caractères :

LIRE
VICTOR HUGO
OUF
C'EST FINI

Il faut bien que les Français montrent leur côté « blasé » et cynique *sinon* ... ils seraient pris au sérieux et perdraient par la même occasion leur sens critique et leur charme !

20/12/85

Paris, c'est aussi la possibilité d'être exposé aux talents du monde entier. Ce soir, un excellent concert du pianiste Jean-Paul Sévilla, Salle Cortot, présenté par la délégation de l'Ontario et le Centre culturel canadien. Quelle virtuosité et quelle pureté des notes. Maîtrise technique et

subtilité de création artistique. Salle comble et ovation effrénée : le talent est confirmé.

Paris vivante à toutes les heures, c'est presque un crime d'aller se coucher. Il faut profiter de toutes ses pulsations, toutes ses humeurs, sa bouderie et ses rancunes, ses illuminations et ses douceurs.

Le soir donc, je suis allé profiter de la lumière des projecteurs sur la pierre. Quelle merveille, cette illumination qui coupe le souffle. Vous commencez par les quais de la Seine, vibrez au miroitement de l'eau qui tremble à force de caresses lumineuses. Puis, Notre-Dame glorieuse ... Et l'île Saint-Louis, ses hôtels particuliers et ses ponts, le Quai aux fleurs, l'Hôtel de Ville, la Cité des Arts, la Tour Saint-Jacques, le Chatelet, le Quai de l'Horloge et l'imposante Conciergerie.

Ses trois tours donnent un contour inimitable aux jets de lumière, rendent féérique la vue de ces murs qui ont vu des milliers de prisonniers ou de condamnés. Et l'on ne pense pas toujours aux cachots, à l'« Antichambre de la guillotine », aux noms célèbres de Marie-Antoinette, Danton ou Robespierre ... Et c'est peut-être la mort qui embellit ou l'histoire atroce de nos malheurs qui réveille notre sympathie ! En tous les cas, le joyau de Paris, c'est la Conciergerie.

À Paris, un événement capital semble se réfracter partout où l'on va : « Le Beaujolais nouveau est arrivé ». On l'a attendu toute l'année et, quand il arrive, on l'affiche et on le fête, ce vin nouveau-né qui vous monte à la tête. Pour faire comme les Français, je suis allé prendre un ballon de Beaujolais nouveau à la « Taverne Henri V », place Pont-Neuf. Tout un rite accom-

pagné d'un pâte de lièvre maison et d'un fromage bleu bien fait. Le bistrot étant plein à craquer, le vin coule à flot et la fumée de cigarette suffoque, brouillant un peu plus l'esprit déjà à la recherche d'on ne sait quoi ...

Veille de Noël

Après la fièvre des achats, Paris est déserte. Un brouillard épais tronque la Tour Eiffel, devenue triste amoncellement de ferraille sans forme. La ville se vide d'un seul trait. Mort des rues jusqu'à demain, tout le monde est rentré chez-soi. Seule voix, la messe de minuit et après la ripaille en famille ... puis le sommeil du juste.

Jour de Noël, la ville est si triste qu'on a envie de pleurer. Seuls quelques touristes perdus animent pâlement deux ou trois bistrots ouverts. Tout est fermé. Il faudra attendre le soir pour que la ville reprenne son souffle et que les vendeurs de crêpes surgissent de par derrière leurs comptoirs exigus. Soudain, comme par miracle, les rues s'animent de nouveau. Au Café, une Américaine explique à son ami :

« N'oubliez pas que pendant qu'aux États-Unis on se battait contre les Indiens et vivait dans des cabanes de bois, ici en France, on demandait aux architectes de construire des places et des châteaux ! »

Aujourd'hui, je consacre un après-midi à la visite du Musée Picasso (l'événement pictoral dont tout le monde parle à Paris). Le musée est logé dans « un des plus beaux hôtels du quartier historique du Marais à Paris ». L'Hôtel SALE, construit en 1656, 5, rue de Thorigny, est impressionnant avec sa façade et cour intérieures, le décor sculpté de l'escalier d'honneur et du salon de Jupiter. Une merveille. Il a fallu dix ans

PARIS LA TOLÉRANTE

Paris où mon Afrique convalescente vient se soigner

Paris où le Bronzé dame le pion au Blanc

De toute couleur

D'un ciel grisonnant et plombé

Paris où la violence granule les visages blêmes

Outrage muet compresseur de pensées complices

Paris gris colonisé par un zeste d'été narquois,

Le Maghreb

Ici parade l'équilibre de son Nif

D'occupants jadis occupé

Et si dans le temps, les ancêtres redoublaient

De férocité

Aujourd'hui nos Beurs flânent dans la violence

Ricolore

Fougères des marches pacifiques arborescentes. ...

Vaines la craine et la vénimosité

Paris la tolérante malgré elle se met à scander

Une réciprocité qui fera la Une du siècle

pour aménager l'ensemble et faire place à l'oeuvre de Picasso dont la collection personnelle a été offerte par des membres de sa famille.

C'est une impressionnante collection en multi-média où le génie de l'artiste se révèle en ses multiples formes. En dépit de l'excellence et de l'originalité, il reste quand même, comme dans toute oeuvre géniale, des parties faibles. Et c'est peut-être en contraste à ces « déchets » que brille l'art véritable. Bravo pour avoir gardé ce côté inégal qui rend à Picasso son humanité.

Il n'y a pas un jour où je ne me suis pas arrêté à une librairie. À Paris, la tentation du livre est toujours présente. Dans les innombrables vitrines, dans les étalages de soldes qu'on trouve au dehors de certaines librairies, le livre impose sa gloire dans la rue. Là où les librairies sont les plus nombreuses, c'est bien sûr au quartier latin, bastion des publications françaises. Et c'est là où se trouvent celles que j'aime bien et où je reviens souvent voir les dernières parutions, les nouvelles revues, etc ...

En plus de la Hune à Saint-Germain, des PUF, place de la Sorbone, Autrement, face au Luxembourg, Magnard, à l'Odéon et le Divan, on y retrouve bien sûr la FNAC, rue de Rennes : grande surface où l'on est totalement perdu. Il est rare qu'on ne puisse pas trouver ce qu'on veut là : toutes les nouveautés et les rayons dans différents genres, mais « leur classification est arbitraire », me dit un écrivain parlant de son livre. Cet écrivain regrettait la disparition des petits libraires qui connaissaient bien le métier, vous conseillaient et rendaient la transaction plus humaine. Mais les petits libraires ne peuvent plus tenir le coup. On crée des FNAC un peu partout en France : en plus d'un nombre infini de livres, on peut aussi acheter des disques, l'équipement de sports ou de photos, etc ...

Et ce n'est qu'à Paris qu'on trouve des librairies spécialisées pour tout ce qui concerne le Tiers-Monde à « L'Harmattan » par exemple, et pour l'Afrique à « Présence Africaine », toutes deux rues des Écoles.

Deux phénomènes déterminent la vente des livres en France : d'abord l'émission hebdomadaire de Bernard Pivot « APOSTROPHE » ... mais n'est pas pivotable qui veut ! Et beaucoup dépend aussi de l'image que l'on projette à la télé. Cette année on parle beaucoup de Claude Hagège et de son livre *L'Homme de Parole*.

Hagège, paraît-il, a complètement étonné tout le monde; de retiré et timide au début à une performance époustouflante qui a pris par surprise Pivot lui-même. Du jour au lendemain, ce professeur inconnu est devenu célèbre, des gens nombreux vont l'écouter à ses conférences et le livre se vend bien. Il vaut mieux que tu en achètes un, me dit une vieille amie.

D'autre part, à l'automne, ce sont les prix littéraires : Goncourt, Médicis, Fémina, etc. ... et ceux de la Société des Gens de Lettres dont on ne parle pas beaucoup. Cette effervescence des prix ne veut pas toujours dire qualité.

À mon avis, il ne faut pas chercher du côté des prix littéraires mais du côté de certains amis critiques qui lisent beaucoup et qui parlent en cercles fermés des livres qu'ils aiment. Par exemple, ce n'est pas le livre de Tahar Ben Jelloun, *L'Enfant de Sable* dont on a fait tant et tant de tapage dans toute la presse, mais le livre de Mohamed Dib, *Les Terraces d'Orsol* (SINBAD) qu'il faut lire : « c'est le chef-d'oeuvre de l'année ». Certains qui passent inaperçus n'en sont pas moins marquants.

Jour de Noël, la ville est si triste qu'on a envie de pleurer ...

Tout est fermé.

C'est une joie de glaner au fil des rayons de livres et de s'arrêter sur un titre, une image, un auteur ... Quand le regard se pose sur le mystère, l'esprit se met à réverbérer en moi et j'avance timoré, plein d'appréhension pour acquérir le livre ... j'emporte avec moi une vie que je ferai revivre et qui me fera vivre de nouveau.

J'ai acheté le premier numéro de la revue « Les Nouvelles littéraires » intitulée : « Création : la France se réveille ». Comme si elle dormait ! Après un dessin de Sempé, une réflexion détaillée sur la notion de culture. Les Français aiment toujours réfléchir à leur productivité culturelle même si l'on se souvient de cette phrase célèbre : « quand j'entends le mot culture ... je sors mon revolver ! » On fait appel aux écrivains, artistes, sculpteurs, dessinateurs, éditeurs, etc ... qui ont leur mot à dire et

ils n'ont plus besoin de sortir leurs armes ! Il y a assez de violence comme ça : on parle encore de la bombe des Galeries Lafayette et de l'incendie de chez Fauchon. Cela n'empêche pas les Parisiens de continuer leur train-train, remplissant tous les magasins de luxe qui sont visés ... On continue à manger chez Fauchon ou chez Bofinger et on trouve que c'est « super » et « génial », deux superlatifs qui font le bonheur des Parisiens qui les mettent à toutes les sauces !

C'est un truisme de dire que l'on mange bien en France. Mais la jouissance du palais est souvent accompagnée de jouissance linguistique. C'est d'ailleurs un peu pour cela que je reviens souvent à Paris. J'aime ce jeu du langage, cet amour du verbe et du jeu de mot que l'on rencontre partout et qui est loin d'être gratuit; je dirais même qu'il est révélateur de toute une mentalité.

En plus de l'appréciation du paysage urbain et du plaisir que j'éprouve aux acrobaties et pirouettes verbales, il me semble que ce que j'aime le plus dans cette ville, ce sont les possibilités de rencontres dans ce carrefour de surprises qui me font vivre simultanément un monde connu et inconnu : je rencontre un ami que je n'ai pas vu voilà plus de quinze ans et une nouvelle connaissance qui entamera une amitié à cultiver. Et là, c'est un autre chapitre. □



Poète, Hédi Bouraoui vient de signer un recueil aux Éditions Naaman, Echosmose. Il est membre du comité de rédaction.